

POURQUOI ON VIENT SUR TERRE

Roman

Stéphanie Lambert-Mesguich



Stéphanie Lambert-Mesguich

Pourquoi on vient sur Terre

© Stéphanie Lambert-Mesguich, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9602-8

Couverture : Patrick Miramand

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Un homme est fait de choix et de circonstances. Personne n'a de pouvoir sur les circonstances mais chacun en a sur ses choix. »

Eric-Emmanuel Schmitt, *La part de l'autre*.

Prologue

Julie regarde ses notes, ajuste son micro. Les idées et les phrases résonnent dans sa tête. Comme un comédien en coulisse qui s'apprête à rejoindre la scène, son impatience se mêle à l'excitation qui précède toutes les premières fois. Les chaises se remplissent de gens de tous âges, des hommes et des femmes, venus en avance pour s'assurer une bonne place, devant si possible, évitant ainsi qu'une personne de grande taille les empêche de la voir, elle, Julie, et les deux invités de renom assis à ses côtés.

Sa main tremblote et glisse lorsqu'elle saisit le stylo. Le trac probablement. Elle le repose sur la table, boit une gorgée d'eau pour atténuer les brûlures d'estomac qui l'incommodent depuis ce matin. Le stress, sûrement. Une pensée fulgurante la traverse : mérite-t-elle vraiment un tel cérémonial ? Que tous ces inconnus se soient déplacés pour elle, au cœur du sujet qui sera traité ce jour ? Sera-t-elle à la hauteur ? Comment ne pas les décevoir ?

Pour chasser ces questions anxiogènes, elle se remémore les techniques de relaxation que lui a conseillées une collègue de l'hôpital. Elle décroise les jambes, pose les pieds bien à plat sur le sol, prend conscience de son ancrage, inspire et expire sur cinq secondes. Elle renouvelle l'opération plusieurs fois d'affilée, en visualisant ses poumons qui se chargent en oxygène, comme pour gonfler un énorme ballon de baudruche, puis elle expire en imaginant que le ballon se perce, se propulse, tourbillonne dans les airs et emporte avec lui toutes ses pensées négatives. À chaque expiration, sa légitimité parvient à grignoter un peu de terrain sur ce fichu syndrome de l'imposteur qui la rattrape encore parfois, surtout dans les moments importants. Un peu comme un bout de sparadrap qui colle moins, mais qui colle encore suffisamment pour rappeler de vieilles cicatrices et le passé qui s'y rattache.

Julie a un peu de temps. Le quart d'heure bordelais n'est pas un mythe. Le tramway, les embouteillages, l'absence de places de stationnement ont souvent raison même de ceux qui savent anticiper. Le soleil rasant de ce jour d'automne, annonciateur d'une nuit qui tombera bientôt, amplifie le phénomène. Elle part aux toilettes pour laver ses mains devenues moites, boire encore un peu d'eau et

placer sous sa langue une pastille Vichy, afin de rafraîchir son haleine et camoufler des remontées acides qui l'empoisonnent depuis quelque temps. Face au miroir, elle sourit, poudre son nez. Il ne brille pas. Elle se trouve finalement assez jolie, avec des artifices limités au strict minimum. Plus besoin de fond de teint pour atténuer ses taches de rousseur. Ce qu'elle a trop longtemps considéré comme une anomalie a le mérite d'illuminer son regard et de créer une belle harmonie avec les reflets cuivrés de ses cheveux.

Les années lui ont appris à s'accepter. La cour de récréation, les moqueries, les jets de ballons, les insultes, les croche-pieds, c'était il y a plus de vingt ans. C'est loin. Sur cette scène, devant ce micro, face aux caméras, aux côtés des deux autres invités émérites, ce ne sont pas des huées qui l'attendent, mais des applaudissements. À cet instant, elle s'imagine posséder un pouvoir magique qui l'autoriserait à parler à la petite Julie de l'époque, quand elle avait huit, dix, ou douze ans. Elle lui raconterait qu'elle vient du futur, qu'elle est la même Julie, exactement la même, juste avec vingt et quelques années de plus. Elle lui décrirait cette scène sur laquelle elle s'apprête à se lever pour prendre le micro, attendue par un public si nombreux que les derniers arrivés n'ont même pas de place assise. La petite Julie aurait affirmé avec conviction qu'une telle chose serait impossible, mais aurait peut-être engrangé quelques graines d'espoir, une petite lueur pour croire en sa valeur et gagner un peu de confiance en elle.

En regagnant sa place, elle remarque que la salle s'est considérablement remplie. Dans la foule, elle distingue les visages familiers de Catherine et Vanessa. Une émotion diffuse l'envahit en repensant au chemin parcouru depuis le printemps dernier. Il avait suffi d'un week-end prolongé en Auvergne, dans une vieille maison isolée au cœur des volcans, pour bouleverser le cours de leurs existences. En l'espace de quelques jours, un projet avait germé, un point de non-retour avait été franchi, et l'histoire d'une famille venait d'être réécrite.

Julie les fixe, depuis la scène, et tente de repérer leur place dans l'assistance. Rassurée par leur présence complice, elle pourra poser son regard en leur direction durant son intervention, du moins approximativement quand les projecteurs seront allumés. Son téléphone vibre dans son sac à main. Elle l'attrape pour le mettre en mode avion, mais son souffle se coupe soudain lorsqu'elle découvre une notification : elle a un message de Vincent.

La seule vue de ce prénom la fait frémir et la plonge quelques années en arrière. Un prénom courant dans sa génération, au moins autant que Nicolas,

David, Laurent, Sébastien, Olivier ou encore Thomas, et pourtant, étonnamment, aussi loin qu'elle s'en souvienne, un seul Vincent s'est immiscé sur sa route durant ses trente-cinq années de vie. Le voilà qui ressurgit, comme un éclair, à ce moment précis, en ce jour si important ; comme ça, sans prévenir. Il est celui d'où tout part, ne cesse-t-elle de penser depuis qu'elle l'a quitté pour suivre une autre route que la sienne, sans jamais faire demi-tour. Vincent, cet homme rencontré par hasard, recroisé par hasard, qu'un improbable concours de circonstances a placé sur sa trajectoire pour partager de courts fragments de vie avec elle, est aussi celui qui l'a incitée à poursuivre ses études à l'étranger parce qu'il l'en savait capable, parce qu'il croyait en elle. Il a su trouver, à l'aube de ses vingt ans, la clé secrète pour lui transmettre ces fameuses graines d'espoir et cette petite étincelle auxquelles elle pensait cinq minutes plus tôt, dont elle aurait eu tant besoin quand elle était plus jeune. Quitte à la perdre à jamais. Quand elle réfléchit aux assemblages de circonstances qui l'ont menée jusque-là, aucune place n'est laissée au doute. Vincent est bel et bien le premier domino de la série, le plus important, celui qui déclenche la réaction en chaîne. Une sorte d'effet papillon.

Sur la question des origines, elle pourrait, pourtant, appréhender les choses sous un autre angle : au commencement étaient ses parents. Ou plutôt ses grands-parents. Ou même les personnes, situations et aléas qui ont engendré les rencontres entre ses aïeux. C'est infini de se poser la question des racines et de leurs ramifications, de ce qui fait qu'on est là, à cet instant précis, en ce lieu, dans cette situation, avec ces gens et pas d'autres. C'est vertigineux et même impossible. Sauf que pour Julie, les choses sont ainsi : tout part de Vincent et d'une certaine manière, si l'on considère ce qu'elle fait aujourd'hui, pourquoi elle est là, attendue par cette foule, elle n'a pas tort. Il est incontestable que si elle n'avait pas croisé sa route il y a quinze ans, elle ne serait pas là.

Parce qu'il fait partie de l'histoire.

Parce qu'il fait partie de son histoire.

Elle sent une main sur son épaule. Elle se retourne. Une femme lui fait un signe de la tête pour lui indiquer que l'heure est venue de prendre place.

— Madame... lui murmure-t-elle simplement.

Julie regarde de nouveau son téléphone, avec cette notification, et active le mode avion. Pas le temps de lire le message. Et puis ce n'est pas le moment. Elle doit maintenant se concentrer sur l'exercice qui l'attend, sur cet instant, sur son public, sur ce qu'elle va dire et ne pas dire. Juste avant de pénétrer dans une espèce de bulle spatio-temporelle qui s'annonce exaltante, elle range dans un coin de sa tête Vincent, le message et toutes ces choses. Le projecteur s'allume. Éblouie, elle lance un regard vers l'emplacement supposé de ses amies dans cet immense espace, désormais plongé dans l'obscurité. Le brouhaha s'estompe. Derrière elle, l'écran affiche son nom, celui des deux invités et ce texte : *Un goût d'inachevé*.

1. Julie

Quelques mois plus tôt...

Julie range sa blouse dans le casier, salue ses collègues de l'équipe de nuit et décide de rentrer chez elle à pied. La météo s'y prête. Selon elle, le trait d'union entre travail et vie privée peut se transformer en parenthèse, dès l'instant que la contrainte induite par le trajet du travail à la maison perd son caractère routinier, pénible et obligatoire. Cette parenthèse, elle la vit comme une espèce d'étirement du temps qu'elle peut alors consacrer à son activité favorite : s'évader, contempler, réfléchir.

Son métier d'infirmière l'immerge chaque jour dans l'atmosphère aseptisée et singulière du service maternité de l'hôpital, rythmée par le son des monitorings et les pleurs des nouveau-nés. Dans la rue, des sons bien différents occupent l'espace, caractérisé par les bruits de la ville, le ding-ding du tram à l'approche des croisements, le flot régulier de voitures sur les boulevards. Ici, à Bordeaux, le réveil, l'activité et l'endormissement de la ville observent une certaine progressivité, en douceur. La proximité de l'océan explique peut-être cette perception singulière. Julie aime cette idée que les choses n'ont pas besoin d'être à portée de main pour exister. Savoir l'océan si proche lui suffit pour ressentir une forme d'apaisement, même s'il n'est réellement perceptible qu'à travers le rythme des marées depuis les quais de la Garonne.

Pendant les trois kilomètres qui séparent l'hôpital de sa maison, elle laisse son esprit se libérer, sans tabou, sans restriction, là où son inconscient a envie de la mener. Lorsqu'une idée lui vient, elle s'arrête et prend des notes dans un carnet, toujours soigneusement rangé à l'intérieur de son sac à main. Il faut l'écrire aussitôt qu'elle apparaît, sinon elle risque de se volatiliser. Comme les rêves. Un mystère à ses yeux : comment l'inconscient peut-il produire un rêve ou une idée pour ensuite l'amener à s'évaporer et disparaître à jamais ? Dans quels méandres du cerveau se cachent donc les souvenirs des rêves oubliés ? Une énigme insoluble qui la taraude depuis sa plus tendre enfance.

En attendant d'en trouver la clé, une seule solution : noter, écrire la scène, l'intention, le rêve, en y ajoutant une date et un contexte, pour laisser une trace et peut-être un jour, en faire quelque chose. Dès lors, selon son intensité, cette inspiration peut s'immiscer dans un autre carnet, celui du tiroir de sa table de chevet. À l'intérieur se faufilent des histoires, des scènes, des dialogues, des situations imaginées, observées, supposées, inventées. Comme les pièces d'un jeu de construction, tous ces textes se sont habilement entremêlés dans sa tête, au point de devenir bien plus que des bouts de phrases et de paragraphes sans lien ni intention : un début de roman était né.

Ce jour-là, Julie a l'âme mélancolique. Les idées ne viennent pas. Malgré ses tentatives d'orienter son esprit vers des pensées libératrices, son mental prend le dessus et la renvoie à ce geste qu'elle reproduit tous les mois depuis ce qui lui semble être une éternité, sans espoir, mais « *au cas où* ». Les tests de grossesse sont négatifs, et celui de ce soir le sera aussi. Elle en a la certitude malgré plusieurs jours de retard déjà. Elle sait bien que les tests sont plus fiables le matin. Mais aujourd'hui, elle a cru ressentir des choses dans son corps, une légère nausée, une tension dans les seins et dans le ventre. À moins qu'elle n'ait juste somatisé, une fois de plus. Elle a pourtant tenté d'imaginer un second trait, même fin, presque invisible, à côté du trait témoin du test, parce qu'elle croit en la force de l'intention. Elle a bien vérifié le bâtonnet du testeur, même après l'avoir mis à la poubelle deux heures plus tôt, si jamais elle avait mal vu cette fichue ligne qui lui permettrait enfin d'y croire. Elle a voulu espérer des dizaines de fois que le test pouvait être erroné, parce que les « *faux négatifs* » arrivent parfois. Elle l'a lu dans les forums sur internet et sur tous les modes d'emploi de tous les tests de toutes les marques possibles. Peut-être devrait-elle prendre un peu de distance avec ces fichus tests. C'est ce qu'une collègue de la maternité lui avait d'ailleurs suggéré :

— Oublie tout ça ! Le jour où tu tomberas enceinte, ton corps te le dira par des sensations qui ne laisseront aucune place au doute...

Une clé tourne dans la serrure. C'est Xavier. Elle a un peu plus besoin de se blottir dans ses bras, les jours comme ça. Parce qu'il la connaît par cœur, il a cette délicatesse de lui transmettre son réconfort, son amour, son espoir qu'un jour l'enfant viendra, sans prononcer un seul mot. Il sait que dans ces moments-